

LES THÉÂTRES

Opéra-Comique : *Javotte*, ballet en un acte et trois tableaux de M. J.-L. Croze, musique de M. Camille Saint-Saëns.

Depuis ses débuts, comme compositeur, à la Société Sainte-Cécile — cela remonte, je crois, à l'année 1852, — M. Camille Saint-Saëns a écrit des symphonies, des suites d'orchestre et des poèmes descriptifs, des sonates, des trios, des quatuors, des concertos et des pièces pour tous les instruments, des oratorios, des messes et des motets, des drames lyriques, des opéras, des opéras-comiques et même un opéra-bouffe, des mélodies, des fantaisies et des morceaux pour toutes les voix, traitant ces genres divers de mille façons diverses, témoignant d'une activité (je n'ai pas à parler ici, en outre, de son magnifique talent de pianiste et d'organiste), d'une fécondité, d'une souplesse stupéfiantes, produisant de la musique à la manière d'un pommier miraculeux qui donnerait non seulement ses pommes naturelles, mais encore des pommes de toutes les espèces. Un ballet manquait au catalogue des œuvres de M. Saint-Saëns et *Javotte* est née.

Tant de récoltes si abondantes et si dissemblables ne pouvaient, à y regarder de près, être également bonnes. Au hasard des saisons, il y en eut de qualité superbe et d'autres moins heureuses. Aucune de ces récoltes ne fut à dédaigner et quant à la dernière, je me garderai bien d'en faire fi.

Nous y trouvons *Javotte*. Ici même, l'auteur, sous la forme de l'interview, a déclaré que son ballet n'était qu'un « amusement ». Un amusement, soit, mais un amusement rare et exquis. Il commence en pleine fête de village. Sur la place, devant l'église, paysans et paysannes se trémoussent aux sons d'un orchestre de vivacité extrême, de grand entrain. Un motif comiquement boiteux, grotesquement canonique retentit, annonçant le père et la mère de Javotte, à la recherche de leur fille qui s'est enfuie de la maison. Les deux vieux rencontrent le garde champêtre, personnifié musicalement par le « Brigadier, vous avez raison » de la chanson, et se lancent avec lui à la poursuite de l'enfant. Mais celle-ci accourt et se jette dans les bras de Jean, son amoureux, qui l'attendait. Sur un thème charmant, de tendresse juvénile d'abord, puis d'émotion passionnée, elle danse et une lourde bourrée met tout le monde en joie. Mais la cloche tinte ; paysans et paysannes quittent le bal, vont aux vêpres dont la plaisante psalmodie, en quintes et en octaves, n'attire point Javotte et Jean qui, restés seuls, sont surpris par le père et la mère. L'enfant demande pardon et retourne à la maison où ses parents l'enferment pour aller eux-mêmes se divertir à la fête. Les souvenirs de cette fête que l'orchestre évoque de délicieuse façon troublent fort Javotte, l'empêchent de faire le ménage, de filer, de tricoter en paix. Ah ! si elle pouvait danser avec son amoureux ! Précisément, celui-ci escalade la fenêtre, saute dans la chambre. Ils valsent et se sauvent et les parents, revenus très gris, sont furieux. Ils ont le vin triste, comme l'indique leur thème claudicant, mineur cette fois. Le garde champêtre, qui lui aussi a bu un coup et dont le « Brigadier, vous avez raison » se hérisse de dissonances, arrive en un mauvais moment. On le rosse et la bataille est réglée dans la manière des antiques pantomimes des Hanlon-Lees. Au concours de danse, à la fête du soir, que traversent des harmonies de mirlitons, Javotte remporte le prix et la fanfare des sapeurs-pompiers, sur le mode apothéotique, célèbre

son triomphe, son prochain mariage avec Jean et la réconciliation générale.

L'amusement, c'est l'orchestre qui nous le donne dans les parties scéniques, vivantes où le compositeur a mis autant de fantaisie, de laisser-aller, de grâce, que de fermeté. Cet orchestre qui rit, qui se moque, qui chante, empruntant parfois au vieil Haydn ses claires sonorités de cordes, pastichant ça et là, par l'écriture des bois, les musettes de nos anciens maîtres, s'attendrissant à de jolies naïvetés, se risquant, en des farges de trombones, à de grosses gamineries, développant, rappelant, transformant les motifs de l'ouvrage, cet orchestre, tantôt très classique, tantôt très libre, tantôt très poétique, tantôt très familier, cet orchestre d'incomparable solidité est, aux passages d'action ou de sentiment, une merveille. Aux endroits de pure chorégraphie, alors que des airs de ballet succèdent à la musique d'une action mimée, nous ne devons plus l'amusement qu'au talent des danseuses. Et sans que notre plaisir, si vif, soit gâté, nous ne pouvons nous défendre du petit regret que M. Saint-Saëns n'ait pas renouvelé davantage, au moyen de la symphonie, dont il est le roi à cette heure, le traditionnel « divertissement », n'ait employé ce moyen qu'en certaines pages — par bonheur, les plus nombreuses — de sa partition, n'ait pas carrément et d'un bout à l'autre de cette partition imposé son art et innové dans un genre où il reste beaucoup à créer. *Javotte* n'en est pas moins une œuvre exquise et rare, je le répète, que l'on a eu grandement raison d'applaudir et qui m'a constamment amusé.

Jean, c'est Mlle Chasles, de visage, de gestes si expressifs, souple, naturelle et nerveuse ; Javotte, c'est Mlle Santoni, pleine de gaieté, de grâce et de gentillesse. Voilà deux danseuses qui sont aussi des mimes et qui, par conséquent, vivent chacune leur rôle. Le cas vaut qu'on le remarque. Mme Fany Génat joue fort bien la mère, MM. Price et Ferrenbach, le père et le garde champêtre exécutent en perfection leurs clowneries. Je n'oublie point de nommer Mlles Rat, Dugue et André, les concurrentes, et je félicite Mlle Mariquita du mouvement joyeux, de l'harmonie charmante des différents groupes qu'elle a disposés avec autant de goût que d'adresse. J'ai insisté sur l'importance considérable de l'orchestre. Grâce à M. Luigini, rien n'a été perdu des orfèvreries instrumentales de M. Camille Saint-Saëns.

On a commencé la soirée avec un autre amusement : *Le Roi l'a dit*. M. Fugère y est délicieux.

Alfred Bruneau.